

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 30

Artikel: Chacun sa part
Autor: B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

leur voudrais à toutes un médecin comme le nôtre. Il a pour nous une si tendre sollicitude que, malgré sa grande barbe, nous l'appelons « la maman ». Grâce à lui, nos journées se règlent sur le programme que voici :

Plus de diane à 5 heures du matin. Nous nous levons à 8 heures, comme des rentiers en villégiature. Avant le chocolat, on nous sert un petit verre d'authentique rhum de la Jamaïque. A 9 heures, un lieutenant réunit la section des plus valides pour une petite promenade.

— Voyons, les hommes, nous dit-il gentiment, il s'agit de se faire du bien en allant respirer l'air léger des hauteurs. Monterons nous à la Pointe de *** où la vue est si belle, ou nous contenterons-nous de pousser à une heure d'ici, jusqu'aux châtaigniers de X ?

— Mon lieutenant, fait l'un de nous, puisque nous avons le choix, nous opinons pour les châtaigniers.

— C'est très bien. Que dans cinq minutes tout le monde soit prêt à partir. Pas de sac, pas de fusil, le bonnet de police ou la casquette, la vareuse sur le corps ou sur le bras.

Cinq minutes plus tard, nous abandonnons le village enfoui sous les noyers et, sans marquer le pas, déambulons doucement à travers la plaine, où les blés roux n'attendent que les moissonneurs et où le maïs balance déjà ses panaches à hauteur d'homme. Nous sommes en balade depuis une demi-heure à peine, quand un geste de notre chef nous arrête.

— Y a-t-il des hommes qui se sentent fatigués ?

Trois ou quatre fusiliers témoignent le désir de souffler un instant. Alors toute la section se s'étend à l'ombre de vieux saules, sur la berge d'un canal. Si le lieutenant n'était pas demeuré debout à considérer un vol de libellules, nous aurions passé là je ne sais combien de temps ; mais par égard pour lui, nous nous levons les uns après les autres, au bout d'un quart d'heure et reprenons notre promenade. Arrivés aux châtaigniers, par exemple, la section se rattrape en passant de longs moments sur un gazon lisse et brillant comme de la soie.

Elle rentre aux cantonnements en observant les mêmes ménagements qu'à l'aller et se réconforte d'un second petit verre de rhum avant d'aller à la soupe. Au dessert, on nous passe une pleine corbeille de ces cerises noires si savoureuses appelées « cœurs de pigeon ».

Nous ne savons plus ce que c'est que le drill, nous mangeons des cerises, et nous n'aspirons qu'à regagner nos foyers. Décidément, nous ne sommes pas faits pour apprécier les douceurs du service !

X. Y. Z.

Eh ! bien, oui. — Une bonne vieille femme disait à son pasteur, en parlant de la grippe.

« Eh ! oui, monsieur le pasteur, c'est bien comme dit la Bible : « Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés ! » — P.

A part ça ! — C'était au temps où plusieurs Suisses s'étaient engagés dans le corps de gendarmerie d'un pays exotique.

A l'un deux, qui était rentré au pays, on demandait s'il s'était plu, là-bas.

« Oh ! bien, voilà, on n'était pas encore trop mal. Le diable, c'est que les casernes étaient d'un sale. Elles étaient infestées de vermine. Il y en avait, il y en avait !... Enfin, quoi, c'est tout vous dire : les puces, là-bas, avaient des poux !

LE GÉNÉRAL AMÉDÉE DE LA HARPE

UNE courte notice a annoncé, il y a quelque temps, le décès de l'arrière petit-fils du général Amédée de la Harpe, « grenadier par la taille et le cœur »¹. Elle réveille des souvenirs particulièrement saisissants à l'heure

¹ Mot de Bonaparte.

actuelle. Le seigneur de Yens, des Huttins et de Collombier, conquis d'emblée aux grandes idées de la Révolution française, ne se contenta pas d'afficher des idées démocratiques. Conséquemment avec ses principes, il affranchit ses paysans des redevances féodales et fut l'un des organisateurs du banquet de Rolle où, de même qu'à Lausanne et à Vevey, on fêta, le 14 juillet 1791, l'anniversaire de la prise de la Bastille. Condamné à mort par contumace par les oligarques de Berne, La Harpe s'était enfui en France où il prit du service. Ses brillantes qualités militaires lui assurèrent bientôt une situation en vue dans l'armée d'Italie. Ami de Bonaparte, son influence ne fit que grandir.

L'enseigne du régiment de May, au service de Hollande, devenu lieutenant-colonel du quatrième bataillon de volontaires nationaux, affronta souvent la mort sur de multiples champs de bataille ; il tomba à Codogno foudroyé d'une balle perdue. Sa division comptait des brigades commandées par Ménard, Pouget, Pijon, qui, quelques années plus tard, devaient entrer en Suisse, affranchir le Pays de Vaud et amorcer la République helvétique une et indivisible, consommant la ruine des patriciens. Il convient d'insister sur le fait que c'est grâce à Amédée de la Harpe que son cousin, Frédéric-César La Harpe, un autre prosaïque qui avait préféré quitter son pays plutôt que de se courber plus longtemps sous le joug de LL. EE., fut mis en relations avec le gouvernement français et put ainsi préparer l'œuvre de libération de sa petite patrie.

Dans la belle biographie¹ que feu le colonel Secretan fit d'Amédée de la Harpe, il y a des pages qui méritent plus que jamais de fixer notre attention et qui à bon droit peuvent exciter notre fierté nationale. Le ci-devant seigneur de Yens n'abdiqua pas, dans sa nouvelle patrie, ses sentiments d'indépendance et de foncière honnêteté. S'il fut un soldat dans toute l'acception glorieuse du terme, il n'en condamna pas moins avec la dernière énergie les abus que provoquent la guerre et obtint de Bonaparte que les pillards des armées fussent fusillés.

« Le désordre effréné auquel les troupes se livrent, et auquel on ne peut remédier puisque l'on n'a pas le droit de faire fusiller un coquin, nous entraîne vers notre ruine, nous déshonore et nous prépare les plus cruels revers... Mon caractère de fermeté ne pouvant se plier à voir de pareilles choses et encore moins à les tolérer, il ne me reste qu'un parti, celui de me retirer ; en conséquence, général, je vous prie d'accepter ma démission... »

D'autres généraux divisionnaires avaient fait entendre les mêmes protestations. La Harpe, sur les instances du général en chef et de ses soldats, retira sa demande.

Désormais, les maraudeurs furent punis de mort, ce pendant que le manque de vivres se faisait sentir, non pas parce qu'il n'y avait pas de grains, mais parce que les fournisseurs se livraient à des spéculations honteuses pour s'enrichir en ne remettant que la moitié de ce qu'on leur avait payé et en revendant le reste. Bien que mal chaussés, les fantassins accomplissaient de vives actions. Mais La Harpe se plaignait encore :

« ... Si l'on veut éviter que nous passions dans le Piémont pour des hommes pires que les Goths et les Vandales, sévisez contre les fripons, diminuez le nombre de ces sangsues publiques que l'on ne voit jamais au secours de l'armée, mais que l'on trouve toujours quand on peut profiter du désordre. »

Quelques jours après, Bonaparte, tout en rendant hommage à la bravoure de ses troupes, leur adresse de Lesegno l'ordre du jour suivant :

¹ Le général Amédée de la Harpe, par le colonel Secretan. Esquisse biographique. Lausanne et Paris, 1899.

« Le général en chef voit avec horreur le pillage affreux auquel se livrent des hommes pervers qui n'arrivent à leur corps qu'après les batailles pour se livrer aux excès les plus déshonorants pour l'armée et le nom français... Tout officier qui aurait autorisé le pillage sera envoyé au château du fort carré d'Antibes ; autorisation de faire fusiller sur le champ les officiers ou soldats qui, par leur exemple, exciteraient au pillage et détruiraient par là la discipline... »

C'est avec joie qu'Amédée La Harpe faisait son métier et que du Pays de Vaud, dont il avait d'ailleurs la nostalgie, il vit venir, cédant à de longues instances, son fils Louis-Henri-Sigismond, qui redonna « la vie à son cœur flétri par le chagrin ». Le vaillant général se préoccupait de l'avenir de ses enfants ; le séquestré de ses biens par les Bernois le privait de toutes ressources ; il devait se contenter de sa solde. Il quitta ce monde en 1796, avant qu'une éclatante réparation, sinon matérielle, du moins morale, fût faite en Suisse à sa mémoire.

L. MOGEON.

Pauvre Médor. — Par ce temps de restrictions, il faut parfois consentir les plus douloureux sacrifices pour se mettre quelque chose sous la dent.

Deux bons vieux ne sachant plus comment nourrir leur chien, un fidèle compagnon d'infortune, se décidèrent, après de longues hésitations, à le tuer et... à le manger. Hélas ! C'était faire coup double.

La bonne femme, en cordon bleu qu'elle était accommoda le pauvre toutou aux « petits cagnons », comme on dit. La sauce était onctueuse. Les deux bons vieux, un peu mélancoliques, tout de même, s'en léchaient les doigts.

La bonne vieille rompart soudain le silence. — Ce pauvre Médor, fit-elle, en poussant un long soupir, quel dommage qu'il ne soit plus là ; lui qui aimait tant ronger les os !

L'ÉTUDIAN

(Patois de la Gruyère).

Là on ride afère tiè hou ke ne volon pâ rêkordâ kan lou parin lè j'an betâ i j'étudè ; pèjon lou tin et chovin ne balion tiè di kagnè. Mon villie régen deji adi : On ne pou pâ fère a bère on âno che n'a pâ ché.

Luvi a Katri, on gro païjan bin intche li, l'avi betâ pè lè jèkoulè dè Friboua chon Netton. Chitche n'rè dzè pâ on to inkro po le travail pè la mèjon ; ma fi on kou lèvi, l'afère nè pâ mi jelâ. Po fourni ché betâ a fère a pou pri a pian la ribote et l'erdzin li-alavè. Le chéna, on bou omo, invouyivè adi la mouneyia, vindi kotè kou ouna vatze et ne deji rin. Ma on dzuè ke l'avi faliu krèchi ouna puchinta choma rékontrè la villie dzudze dè pè et li di : « Chi bouébo, Univerchità, mè kotè terubliamin ; lè rêvè na vatze ». Et l'èmi, avui on fôri, li répon : « konchola tè ; kan te lè j'ari totè vindie tè chébrèrè adi on modzon. »

Luvi dou Prâ d'amon.

Projets d'avenir. — Marc, demande un oncle à son neveu, encore tout gamin, quelles études veux-tu faire quand tu seras plus grand ?

— Oh ! moi, j'étudierai de charretier. (Authentique).

Chacun sa part. — L'autre jour, place Chauderon, deux enfants, un garçonnet et sa sœur, un peu plus âgée, ramassaient du crotin de cheval qu'ils mettaient dans un coquet panier. La tenue et la mise des deux enfants témoignaient de l'aisance de leurs parents. Ils gissaient, sans doute, tout simplement, d'activer la croissance et la floraison des rosiers du jardin paternel. Comme le garçonnet mettait

ardeur extrême à la besogne, qui l'amusaient fort, parce que nouvelle pour lui, sa sœur l'arrête :

« Allons, Georget, assez maintenant ; il faut en laisser pour les pauvres ! » — B.

LA GRIPPE ET LA VAUDOISE

Nous recevons les lignes suivantes :

Une brave Vaudoise, appelée télégraphiquement au chevet de son fils dans un hôpital militaire du Jura bernois, a trouvé celui-ci logé avec deux camarades dans les plus mauvaises conditions hygiéniques qu'on puisse imaginer. Petite chambre sans air ni lumière, atmosphère empestée, pas même de l'eau à proximité, matériel de couchage déplorable. Elle réclame, se démène, se prend de bec avec les médecins civil et militaire, intrigue, tempête et revient à la charge tant et si bien qu'elle parvient à la fin à obtenir le transfert des trois grippés dans un autre local, clair, spacieux et bien ventilé.

Au moment où, un peu rassurée, elle prend congé des malades, l'un d'entre-eux, un Sainte-Crix, lui dit :

« Madame, ne pourriez-vous pas rester ici, pour réorganiser un peu tout ce commerce ? »

Touchant témoignage de confiance d'un piau-piau, qui s'est rendu compte que la femme vaudoise sait parfois mieux « y faire » que bien des galonnés ! — K.

LES VIEUX POÈTES

Le remède.

Voulez-vous guérir promptement
De je ne sais quel mal, qui, je ne sais comment,
Vous ôte votre bonne mine ?

Prenez-moi, sans retardement,
Je ne sais pas combien, ni de quelle racine ;
Joignez-y je ne sais quelle herbe également ;
Mettez je ne sais où le tout bien chaudement ;

Vous guérirez je ne sais quand.
Maint grand docteur en médecine
Ne vous dirait pas autrement.

BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.

LES « POURQUOI » DE NOTRE VIEUX COLLABORATEUR MÉRINE

POURQUOI, quand on proteste, proteste-t-on toujours... *énergiquement* ?

II. Tout homme, digne de ce nom, est pourvu de dix poches ou goussets au minimum.

Pourquoi, quand un contrôleur vous réclame votre billet, trouvez-vous celui-ci dans la dernière poche visitée ?

III. Pourquoi, dans les convocations, vous invite-t-on à assister *nombreux* à...

IV. Pourquoi souhaite-t-on toujours une *cordiale* bienvenue ?

C'est comme si on parlait *d'eau humide* !

V. Pourquoi dit-on toujours une *franche* gaieté ou une *franche* cordialité ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que l'adjectif n'est pas de trop ?

VI. Pourquoi, lorsqu'on parle : puce, poux ou gale, éprouve-t-on le besoin de se gratter ?

VII. Quand on se cure les dents, pourquoi mange-t-on le résultat de ce nettoyage ?

VIII. Lorsqu'on perd une pièce de monnaie qui roule très loin, tout le monde vous aide à la rechercher, pourquoi est-ce toujours une pièce de cinq centimes ou de moindre valeur qui met toute la société sens dessus dessous ?

IX. Pourquoi, lorsqu'on se mouche, examine-t-on volontiers le produit extrait ?

Avec le temps. — Un journal anglais indique le remède suivant pour combattre l'insomnie. Il est infaillible et rapide. Infaillible, peut-être, il n'y a, du reste, qu'à essayer ; rapide ? hum ?... Jugez plutôt.

Mouillez à demi une serviette et appliquez-la sur le derrière de la nuque, la promenant de ce point à la naissance de la colonne vertébrale et de l'une à l'autre oreille ; mouillez de nouveau la serviette et recommencez plusieurs fois la même opération. *L'effet est rapide*, il calme les nerfs, rafraîchit le cerveau et amène promptement au sommeil, mieux que le plus puissant narcotique.

Les personnes qui craignent l'eau froide peuvent employer l'eau tiède, quoique beaucoup moins efficace.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

21

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

C'est qu'il faut savoir que, depuis que je travaillais à la fenêtre, je n'étais point resté dans les généralités. Je m'étais, depuis quelques jours, occupé tout particulièrement d'un objet qui avait atténué l'intérêt que je portais aux autres. Et voici les symptômes qui ont signalé ce changement dans la direction de mes travaux.

Dès le matin, j'attends ; dès deux heures, le cœur me bat ; quand elle a passé, ma journée est finie.

Avant, je n'avais jamais songé que je fusse seul ; d'ailleurs, n'étions-nous pas moi et mon oncle, et le ruisseau, et les hirondelles et tout le monde ? Aujourd'hui je me trouve seul, tout seul, excepté vers trois heures, que tout reprend vie autour et au dedans de moi.

Je vous ai dit comment auparavant coulaient mes douces heures. Aujourd'hui, je ne sais plus ni m'occuper, ni être oisif, ni flâner, ce qui est fort différent. C'est au point que, l'autre jour encore, une grosse plume tournoya lentement à deux doigts de mon nez, sans que l'idée seulement me vint de souffler dessus. Et je pourrais citer cent traits pareils.

Au lieu de cela, je songe tout éveillé. Je rêve qu'elle me connaît, qu'elle me sourit, que je lui agré ; ou bien cherchant les voies et moyens de lui être quelque chose, je la rencontre, je voyage avec elle, je la protège, je la défends, je la sauve entre mes bras ; et je m'attriste profondément de n'être point ensemble tous les deux, en un bois sombre, attaqués par d'affreux brigands que je mets en fuite, quoique blessé en la défendant.

Mais il est temps de dire ce qu'était cet objet. Je ne sais comment m'y prendre, car les mots sont bien inhabiles à peindre sous quel air nous apparut la première fille qui fit battre notre cœur ; impressions fraîches et vives, qui auraient besoin d'un langage tout jeune.

Je dirai donc seulement que tous les jours, sortant vers trois heures d'une maison voisine, elle descendait la rue et passait sous ma fenêtre.

Sa robe était bleue, et si simple que vous ne l'eussiez pas distinguée de tant d'autres robes bleues qui passaient ; ni moi non plus, n'était que je lui trouvais une grâce toute singulière à flotter autour de cette jeune taille. Et cette jeune taille me semblait tenir son charme de l'air modeste de l'aimable fille si douce à voir ; de façon que, revenant ensuite à la robe, il me devenait impossible d'en imaginer une plus à mon gré, cent lieues à la ronde, et chez les premières faiseuses.

Aussi, tant que cette robe était sur mon horizon, tout me semblait sourire et s'embellir alentour ; et quand elle avait disparu, il me fallait encore une robe bleue pour tous mes rêves de félicité.

Or, ce jour-là, je la vis venir à son ordinaire, et approcher jusque sous ma fenêtre, d'où mes yeux se disposaient à la suivre jusqu'au tournant de la rue, et mes pensées au delà encore, lorsque, faisant un détour, elle entra dans l'allée juste au-dessous de moi. J'en fus si troublé, que je retirai ma tête comme si elle fût entrée de plain-pied dans ma chambre. Puis j'allais réfléchir qu'elle traversait dans l'autre rue, lorsque se passèrent, dans la bibliothèque de mon oncle Tom, les choses extraordinaires qui causèrent l'émotion dont j'ai parlé. « Quoi ! elle parle à mon oncle !... Et je faisais d'in-

croyables efforts d'ouïe pour saisir quelques mots, lorsqu'un événement imprévu vint bouleverser l'univers qui commençait à se former autour de moi.

Cet événement si grave était au fond de peu d'importance. L'échelle venait de rouler, et j'entendais mon oncle Tom monter les degrés en causant. Je crus même distinguer le mot *hébraïque* sortant de sa bouche. De tout cela, il résultait clairement que mon oncle Tom avait affaire en ce moment à quelque docteur hébraïque, qui remaniait avec lui quelque vétille d'érudition. Car, pour elle, s'imaginer que sa jeune tête s'enquît de niaiseries scientifiques, ou que sa jolie main voulût feuilleter de nombreux in-folio, il n'y avait pas moyen.

Je me remis machinalement à la fenêtre, fort désappointé, et regardant sans voir, comme lorsqu'on a une idée qui vous rend absent de vous-même. Cependant, en face, au gros soleil, deux ânes philosophaient attachés au même gond. Après un grand moment, l'un fit une réflexion, ce que je reconnus à un imperceptible frisson de son oreille gauche ; puis, allongeant la tête, il montrait amoureusement de l'autre son vieux râtelier ; sur quoi celui-ci ayant compris en fit autant, et ils se mirent tous deux à l'œuvre, se grattant le cou avec une telle réciprocity de bons offices, avec une nonchalance si voluptueuse, une flânerie si suave, que je ne pus m'empêcher de sympathiser, moi troisième. C'était la première fois depuis ma préoccupation. C'est qu'il est dans la naïveté de certains spectacles des attractions irrésistibles qui enlèvent l'âme à elle-même et la font infidèle à ses plus doux penses. Aussi allai-je m'enivrer de celui-là, lorsqu'une robe bleue sortit de l'allée. C'était elle. « Hé ! » m'écriai-je involontairement.

La jeune fille, entendant quelque chose, leva la tête assez pour que l'aile de son chapeau laissât passer son beau regard, qui vint m'inonder de honte, de trouble, et d'un plaisir rapide comme l'éclair. Elle rougit et continua d'aller.

C'est le charme de cet âge de rougir au souffle du vent, au bruit d'une paille ; mais rougir à mon occasion me sembla néanmoins une faveur inexprimable, une circonstance qui changeait beaucoup ma situation : car c'était la première fois que d'elle à moi il se passait quelque chose.

Ce qui diminua bientôt ma joie, ce fut un prompt retour sur moi-même. Elle m'avait vu disant : « Hé ! » la bouche béante, l'œil ahuri, de l'air d'un idiot qui voit choir son chapeau dans la rivière. L'idée de cette première impression que j'ai dû lui produire m'était singulièrement amère.

Mais que pensez-vous qu'elle eût sous son bras ? Un in-octavo couvert de parchemin, fermé de clous d'argent, misérable bouquin que cent fois j'avais vu traîner dans la chambre de mon oncle, et qui alors doucement pressé sous son bras me semblait le livre des livres... Je compris pour la première fois qu'un bouquin peut être bon à quelque chose. Sage, mon oncle Tom, d'en avoir amassé toute sa vie ! Imbécile, moi, de n'avoir pas eu en ma possession ce fortuné livre, dont le titre même m'était inconnu.

Elle traversa la rue, se dirigeant vers l'entrée de l'hôpital, où elle dit quelques mots au portier, qui me parut la connaître et ne lui accorder que juste ce qu'il fallait de protection pour qu'elle osât passer. Bien qu'indigné contre le brutal, cela me fit plaisir, en me prouvant que la fille de mes pensées n'était pas d'une condition assez riche ou assez élevée pour rendre ridicules à mes propres yeux les vœux qui commençaient à germer dans mon cœur.

J'éprouvai un grand plaisir à la savoir si près de moi, car j'avais crainte de la perdre jusqu'au lendemain. Je brûlais d'apprendre ce qui l'avait amenée chez mon oncle et ce qui pouvait l'attirer dans ce lieu. Mais pour le moment, enchaîné par le désir de la voir sortir, je me résignai à attendre jusqu'à ce que, la nuit étant venue, je perdiss l'espoir de la revoir ce jour-là, et je montai en toute hâte chez mon oncle Tom. (A suivre.)

KeFol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE
10 TABLETS
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS